

SAINT-JAMES, ARTHUR (1861-1947)

SAINT-JAMES, Arthur, évangéliste baptiste canadien, puis pasteur baptiste canadien bilingue (1886-1888, 1909-1927), et américain (1888-1909), et canadien anglophone (1927-1940), né à Saint-Constant (Québec) le 14 août 1861 et décédé à Montréal le 20 août 1947. Il avait épousé à Grande-Ligne Olive Adelaide Miller le 28 novembre 1886. Inhumés au Cimetière Mont-Royal.

Nous ne lui
connaissons pas
de photo

Les parents d'Arthur Saint-James sont tous deux de Saint-Constant de Laprairie au moment de leur mariage en 1837. Les débuts de la vie d'Arthur sont inséparables de la conversion de son père Joseph Saint-Gemmes dit Beauvais (1816-1879)¹. Henriette Feller raconte comment, de proche en proche, des familles de ce village, les Bruneau puis les Médard notamment, sont venues à l'évangile. Joseph habitait alors Saint-Michel, un peu plus au sud. Un enfant de Saint-Constant était passé par l'école de Grande-Ligne (Saint-Blaise-sur-Richelieu) et en avait rapporté une Bible. Elle aboutit dans les mains de Joseph qui savait lire, ayant reçu une bonne éducation élémentaire, chose rare à l'époque. La lecture de l'Écriture sainte lui fit douter de l'approche catholique du salut et c'est peu après, durant un bref séjour aux États-Unis (autour de 1850-1851, il a 35 ans), qu'il se convertit au protestantisme. De retour à Saint-Constant, Joseph se fait baptiser à Grande-Ligne en 1853 tout comme son épouse, Pélagie Ricard (1815-1894). Ils ont déjà six enfants à ce moment-là. Sa maison devient le rendez-vous des missionnaires et des protestants des alentours car de nombreuses conversions ont suivi la sienne au cours de la décennie dans les paroisses environnantes de Saint-Isidore, Saint-Rémi, Saint-Philippe et Saint-Michel de Napierreville. Arthur Saint-James est né le 14 août 1861, neuvième de dix enfants.

Il étudie localement au primaire, puis au collège de Grande-Ligne pendant quelques années. Il est probable il y ait même enseigné deux ans avant ses études supérieures.

Comme le signale peu après Théodore Lafleur, il suit en 1881-82 avec Alfred Lebeau les cours de l'Institut littéraire canadien (Canadian Literary Institute, plus tard rebaptisé Collège Woodstock). Supervisé par les baptistes, cette école a duré de 1857 à 1926². Les deux étudiants baptistes fréquentent ensuite le Collège presbytérien (1882-1884) et suivent les classes de théologie du réputé professeur Daniel Coussirat, prêchant à l'occasion le dimanche dans certaines stations.

¹ Le premier à porter ce nom en Nouvelle-France est Jacques Beauvais dit Sainte-Gemme (1623-1691) qui avait épousé Jeanne Soldé à Montréal en 1654. Le nom Beauvais est plus répandu et le surnom était dérivé de l'association avec le village d'où il venait, la sainte en question ayant été veuve et martyre au 2^e siècle. On trouve toutes sortes d'orthographe et une inversion : Saint-Gemme de Beauvais. Le nom a été visiblement simplifié pour en donner une version à l'anglaise d'orthographe plus courante alors, que nous avons gardée. Aux États-Unis, Arthur adoptera lui-même comme signature Arthur St. James.

² Il avait accueilli ses premiers étudiants en 1860 à titre d'institut ouvert aux hommes et aux femmes offrant des cours en théologie et en arts. Durant les années 1880 (donc peu après le passage des candidats de Grande-Ligne), la faculté de théologie est transférée au Collège baptiste de Toronto et la section féminine de l'établissement, au Moulton College. À partir de là, il ne s'agit plus que d'une école primaire jusqu'à la fermeture complète de l'institution en 1926. Voir les indications en ligne par une Société historique ontarienne.

À l'été 1884 et par la suite, Arthur Saint-James entreprend de redonner vie à la petite église anglaise de Clarenceville (non loin du lac Champlain), abandonnée depuis quelques années. Il regroupe les membres, en convertit quelques autres, et finit par rassembler autour de lui chaque dimanche une assez nombreuse congrégation. De plus, il met sur pied une école du dimanche qui a du succès. Il s'occupe également du champ missionnaire francophone de Saint-Sébastien, un peu plus au nord. Il prêche aussi bien en français qu'en anglais.

Le jeudi 3 juin 1886, des délégués de différentes églises baptistes (L'Oratoire, Sainte-Marie et Grande-Ligne notamment) dans une assemblée nombreuse assistent à son ordination. Après un examen de deux heures sur les questions essentielles, il est reçu unanimement, le tout accompagné des prédications et de la bénédiction d'usage.

Il avait une raison supplémentaire de venir à Clarenceville puisqu'il y avait vu grandir Olive Adelaide Miller (20.10.1869-7.3.1945) qu'il épousera le 23 novembre suivant à Grande-Ligne (il a 25 ans et elle vient tout juste d'en avoir dix-sept). Il habitera dans le village jusqu'en 1888 mais, malgré tous ses soins, son départ aux États-Unis³ marque le déclin de cette communauté qui n'obtiendra par la suite que des services occasionnels et finira pas disparaître.

Nous manquons d'information sur sa carrière américaine qui va occuper les vingt années suivantes. Nous ne savons même pas ce qui a motivé son choix, peut-être d'offrir ses services aux nombreux immigrants de l'époque. Il va d'abord s'établir à Stryker dans l'Ohio, à quelque 90 km à l'est de Toledo. C'est vraiment un tout petit village de 1000 habitants sur la voie de chemin de fer (Stryker est d'ailleurs le nom d'un promoteur). On peut imaginer que l'espoir de gagner la région au protestantisme a pu jouer. Peut-être y avait-il des francophones immigrants à cet endroit. On se perd en conjectures.

Ses deux premiers enfants naissent à Stryker (Bessie, septembre 1888, et Ruth, août 1890). Arthur y restera cinq ans jusqu'à ce que, en novembre 1893, il passe en Nouvelle-Angleterre, à Worcester City MA, juste avant la naissance de son fils Donald (23 novembre 1893); Esther Mary (29 décembre 1895) complétera sa famille.

Il est très actif dans cette dernière localité qui lui sert de point de rayonnement. Il s'occupe de l'église baptiste francophone de cette ville industrielle où habitent de nombreux Canadiens français récemment immigrés. Les baptistes sont satisfaits de ses activités qui dépassent la simple gestion de paroisse et visent l'animation francophone de la région. On sait par une notice qu'en décembre 1895, il est responsable de l'organe des missionnaires baptistes appelé *Le Jour* dont le premier numéro paraît en décembre 1895 et le dernier sept mois plus tard en juin 1896. Ses rédacteurs étaient Édouard-Constant Ramette, de Providence RI et Gédéon Aubin, de Springfield MA. On ne sait pourquoi l'expérience à tourné court. Le besoin avait-il été surévalué ? Le coût en était-il trop élevé ? La distribution difficile ?

³ Même si une demande de passeport semble fixer à 1890, sa présence permanente dans le pays, c'est bien en 1888 qu'il se rend à son premier poste américain.

Il sera naturalisé américain le 19 septembre 1900. Il a donc l'intention de rester à demeure dans ce pays d'adoption. Le recensement de cette même année confirme qu'il est encore à Worcester et des indices pointent vers le fait qu'il y habitera encore pour les années suivantes alors que sa famille y grandit.

En 1^{er} janvier 1904, paraît dans *L'Aurore* une intéressante information sur Arthur Saint-James.

On le dit « commissionné par la Home Mission Society de New York, avec l'entente cordiale et la coopération des conventions baptistes de la Nouvelle-Angleterre, comme évangélistes de langue française. Ses devoirs, réglés par un comité représentant les sociétés susmentionnées, seront multiples. Il devra assister ses frères missionnaires qui réclameront sa coopération dans les assemblées de réveil. Il cultivera des champs nouveaux en coopérant avec les églises locales de langue anglaise. Il plaidera la cause de l'évangélisation de notre peuple en temps et lieux, dans les églises de langue anglaise. Le tout sous la direction d'un comité de trois, dont un sera le secrétaire de la Convention de l'État où se poursuit l'œuvre du moment, l'autre, le frère St-James lui-même, et le troisième votre correspondant. Vu la vigueur, l'énergie, l'expérience et les dons bien connus de notre frère, nous espérons de bons résultats, à la gloire de Dieu. » Et c'est signé JNW⁴.

En août 1908, il est à Fayville MA (non loin de Worcester). Il semble occuper ce poste jusqu'à l'automne 1909 où il est appelé à Montréal dans le contexte que nous précisons à l'instant⁵.

Après quelques vaines tentatives dans le passé, des membres de l'église de L'Oratoire à Montréal avaient fondé une mission baptiste dans l'est de la ville, avec l'aide de leur pasteur, Alphonse de Liguori Therrien⁶, qui la baptise du nom de Mission Saint-Paul en louant une salle pour elle en 1908. Ils en confient l'animation à Manassé Parent (pasteur de Grande-Ligne en congé à ce moment-là), lequel organise à l'hiver suivant des réunions *tenues dans les deux langues* pour une vingtaine de personnes. Ce bilinguisme causera de plus en plus de problèmes avec le temps.

C'est dans ce contexte qu'on fait appel au pasteur Saint-James qui accepta de revenir au Québec après vingt-deux ans et il s'occupera de Saint-Paul à partir d'octobre 1909. Il y sera pour près de vingt ans. Chassée d'un local à l'autre, la petite communauté tient bon. Quand le pasteur annonce le baptême de 23 catholiques, les autorités de la Mission de la Grande-Ligne décident de l'établir sur une base plus solide. Saint-Paul devient le 22 février 1910 la première église baptiste *bilingue* de Montréal. On achète un terrain (coin des rues Nicolet et Ontario) et on y construit une chapelle, inaugurée le 10 octobre 1911.

⁴ James Nelson Williams, lui-même ayant réalisé une tâche semblable pour les baptistes antérieurement, quand il avait pris la succession de Narcisse Cyr parti pour Boston (voir leurs biographies).

⁵ Ses trois aînés dans l'adolescence avancée sont demeurés aux États-Unis, seule Esther Mary, la plus jeune, qui a quatorze ans en 1909, l'a accompagné à Montréal. Sa sœur Bessie (Elizabeth) avait épousé John Baptist Cadieux à Southborough MA en 1907. Deux autres mariages seront célébrés à Montréal à l'église Saint-Paul par leur père : Esther Mary, le 14 novembre 1917 avec Frank C. Smith (et ils demeureront dans la ville ; elle est décédée à Montréal le 30 juillet 1970 et son conjoint par après), et Donald, le 22 décembre 1919, avec Kezia Josephine Wood et ces derniers retourneront aux États-Unis. Nous ignorons le sort de Ruth, mais il semble qu'elle soit morte en Angleterre en 1984.

⁶ Nous suivons de près D Vogt-Raguy qui a particulièrement détaillé l'évolution de la situation de cette église d'Hochelaga-Maisonneuve, en se basant sur les rapports annuels baptistes, voir sa thèse, p. 650-651.

Le pasteur Saint-James travaille dans les deux langues : culte en français le matin et en anglais le soir. Écoles du dimanche, réunions, visites à domicile. Citons ici Vogt-Raguy.

« Le missionnaire réussit la conversion de quelques foyers canadiens-français (trois en 1912, six en 1921) mais lorsqu'il se réjouit des 39 baptêmes célébrés en 1916, seuls trois baptisés sont de langue française. L'assistance aux cultes semble tout aussi déséquilibrée. Durant l'année 1919 par exemple, les célébrations en anglais rassemblent en général une soixantaine de fidèles pour une quinzaine de participants francophones. [...] En 1913, l'école du dimanche de langue anglaise rassemble, un après midi, 127 enfants et une nouvelle section est ouverte pour 84 enfants chinois anglophones. »

Malgré quelques fluctuations, la paroisse comprend une soixantaine de membres résidents pour la première période. Cependant la guerre (où 36 hommes sont sous les drapeaux) et le manque de travail dispersent peu à peu les fidèles de la communauté, mouvement en partie compensé, chaque année, par une dizaine de baptisés.

En 1915, Saint-Paul compte 24 familles canadiennes-françaises qui logent, le plus souvent, dans des quartiers périphériques. En 1917, l'école du dimanche est suivie par 26 petits francophones ; en 1921, le missionnaire est régulièrement reçu dans six nouveaux foyers canadiens. On ne peut qu'admirer son dynamisme et les moyens qu'il met en œuvre pour animer sa communauté.

« Toujours pasteur de Saint-Paul en 1925, Saint-James multiplie les activités de la paroisse : réunions fréquentes chez les paroissiens, trois écoles du dimanche pour les enfants, trois clubs réservés aux adolescents, des cultes en plein air durant l'été. Ces efforts méritoires n'arrivent pas à faire de Saint-Paul une communauté cohérente et équilibrée. Le clivage linguistique renforcé par une anglicisation marquée, conduit à l'éclatement de Saint-Paul en deux paroisses distinctes. »

À ce clivage s'ajoute une divergence théologique. La controverse entre les approches fondamentaliste et moderniste divise depuis quelques années la Convention baptiste de l'Ontario et du Québec dont fait partie la Mission de la Grande-Ligne. Certains refusent qu'on enseigne à l'Université McMaster, officiellement baptiste, une théologie libérale/moderniste comme le fait le professeur H. Marshall en 1925. Le leader des opposants, T.T. Shields, est exclu de la Convention en 1927 et il formera peu après l'Union des Églises baptistes *régulières* de l'Ontario et du Québec amenant avec lui 77 églises soutenant son approche fondamentaliste⁷ dont celle de Saint-Paul. Le pasteur Arthur Saint-James quittent le temple de la rue Ontario pour installer sa communauté anglophone dans une salle de la rue Charlemagne. La petite congrégation française reste avec la Mission de la Grande ligne et continue son culte dans l'église, conduit par Arthur. E. White⁸. Elle porte alors le nom de Mission baptiste française de l'Est.

⁷ Pour une présentation succincte de cette controverse voir notre livre, *Des loups dans la bergerie*, Fides 2002, p. 248-250 et « Le schisme baptiste canadien », p. 257. Les fondamentalistes refusent une lecture critique de la Bible et proclament comme essentielles à la foi chrétienne des croyances jugées non négociables : la naissance virginale de Jésus, sa résurrection corporelle, sa divinité, son sacrifice expiatoire et l'inerrance de l'Écriture, par exemple.

⁸ Ce pasteur (1882-1947) est proche de l'église de L'Oratoire puisqu'il avait épousé la fille du pasteur Alphonse de Liguori Therrien, Florence (13.7.1882-1.8.1972). Il restera trois ans à la tête de la Mission de l'Est. Il avait enseigné à Grande-Ligne, avait terminé sa théologie à l'Université McMaster en 1910, s'était

À partir de là, le pasteur Saint-James ne travaille plus qu'en anglais. Tout indique qu'il continuera sur sa lancée, les activités se multipliant dans cette paroisse satisfaite de son pasteur et allant s'enrichissant d'immigrants de toutes provenances. Il a démissionné en 1937, mais attendait son remplaçant comme il le confiait à *L'Aurore*. Il était disponible pour continuer de prêcher à divers endroits au besoin. Si on se fie aux Lovell, il restera en fait à la tête de son église jusqu'en 1940, moment où le pasteur W.P. McVie la prendra en charge. Arthur Saint-James passe donc à la retraite à 79 ans.

Il avait effectivement travaillé vingt ans aux États-Unis surtout auprès des francophones avant de revenir au Québec où il a œuvré aussi longtemps comme pasteur bilingue avant de diriger pour dix ans au moins une congrégation unilingue anglaise faite en partie d'immigrants récents. On a célébré partout son dynamisme dans l'animation de ses diverses communautés bien qu'il les ait marquées par une vision religieuse très conservatrice.

Son épouse Adelaide Miller décédera à Montréal le 7 mars 1945 âgée de 75 ans et il la rejoindra dans l'au-delà le 20 août 1947. Tous deux sont enterrés au Cimetière Mont-Royal.

24 août 2018

Jean-Louis Lalonde

Sources

Ancestry.ca pour la généalogie de la famille, spécialement l'arbre franco-protestant (Richard Loughheed).

Fines, Hervé (dir.), *Album du protestantisme français en Amérique du Nord*, Montréal, l'Aurore, 1972, 128 p., p. 47, 52-53.

Lafleur, Théodore, *A Semi-Centennial Sketch of the Grande Ligne Mission*, Montréal, D. Bentley, 1885, 60p., p. 82-85.

Lalonde, Jean-Louis, *Des loups dans la bergerie. Les protestants de langue française au Québec, 1534-2000*, Fides, 2002, p. 248-250 et 257.

L'Aurore, 10 juin 1886, p. 3 (sur sa consécration), 5 mars 1937, p. 6 (sur sa retraite).

Vogt-Raguy, Dominique, « Les communautés protestantes francophones au Québec : 1834-1925 », thèse PhD, Bordeaux, U. de Bordeaux III, 1996, 938 p + annexes, spécialement ici, p. 396, 591, 594, 602-603, 646, 650-651, 710, et annexe 24, p. 4.

occupé de Roussillon en 1911, de Québec pour les quatre années suivantes et de divers autres postes auprès des francophones par la suite.